

CAMILLA LÄCKBERG

La faiseuse d'anges

roman traduit du suédois
par Lena Grumbach

ACTES SUD

*Si un seul homme peut exprimer autant de haine,
imaginez combien d'amour nous pouvons exprimer ensemble.*

Ils s'étaient imaginé pouvoir surmonter le deuil en se lançant dans les travaux de rénovation. Ni l'un ni l'autre n'était sûr que ce soit une très bonne idée, mais ils n'avaient pas beaucoup d'autres options. À part abandonner et se laisser lentement déperir.

Ebba fit danser le racloir sur la façade de la maison. La peinture s'enlevait facilement. Déjà sérieusement écaillée, il suffisait d'un petit coup de pouce pour qu'elle s'en aille. Le soleil brûlant de juillet la faisait transpirer, la sueur collait sa frange sur son front et son bras la faisait souffrir à force de répéter le même va-et-vient pour le troisième jour consécutif. Mais la douleur physique l'aidait à oublier la douleur dans son cœur, et elle l'accueillait avec gratitude.

Elle se retourna et observa Melker qui sciait des planches sur le gazon devant la maison. Il dut sentir son regard, car il s'arrêta un instant, leva la tête et lui fit un petit signe de la main, comme à une connaissance qu'on salue en passant. Ebba sentit sa propre main faire le même geste maladroit.

Plus de six mois s'étaient écoulés depuis le drame, et ils ne savaient toujours pas comment se comporter l'un avec l'autre. Tous les soirs, ils se tournaient le dos quand ils se couchaient dans le lit conjugal, redoutant un contact involontaire qui aurait pu déclencher une situation ingérable. Comme si le chagrin les remplissait à tel point qu'il n'y avait de place pour aucun autre sentiment. Pas d'amour, pas de chaleur, pas de compassion.

La faute restait suspendue entre eux, lourde et inexprimée. Tout aurait été plus simple s'ils avaient pu la définir et

déterminer à qui elle incombait. Mais elle passait de l'un à l'autre, changeait de taille et de forme et modifiait sans cesse son angle d'attaque.

Ebba se remit au travail. Sous ses mains, des plaques entières de peinture blanche se détachaient de la façade, et le bois apparaissait. Elle caressa les planches avec sa main libre. De toute évidence, cette maison possédait une âme. Leur pavillon mitoyen à Göteborg était pratiquement neuf quand ils l'avaient acheté. À l'époque elle avait adoré son aspect brillant et rutilant, sans la moindre éraflure. Aujourd'hui, le neuf n'était qu'un rappel de ce qui avait été, et cette vieille maison avec tous ses défauts semblait plus en accord avec son état d'esprit. Elle se reconnaissait dans le toit et ses fuites d'eau, dans la chaudière qu'il fallait régulièrement redémarrer à grands coups de pied et dans les fenêtres à courants d'air qui interdisaient de poser une bougie sur leur bord sans qu'elle soit soufflée. Dans son cœur aussi il y avait des courants d'air et des fuites d'eau. Et les bougies qu'elle essayait d'allumer étaient implacablement éteintes.

Peut-être son âme pourrait-elle guérir ici, sur Valö. Elle ne conservait pas de souvenir de l'endroit, pourtant c'était comme si l'île et elle se retrouvaient. Valö était située juste en face de Fjällbacka. En descendant vers l'embarcadère, elle pouvait voir la petite localité s'étendre de l'autre côté du bras de mer. Devant la paroi rocheuse escarpée, les petites maisons blanches et les cabanes rouges de pêcheur formaient comme un collier de perles. C'était tellement beau que ça lui faisait presque mal.

La sueur coulait dans ses yeux et les irritait. Elle s'essuya le visage avec le bas de son tee-shirt, plissa les paupières vers le soleil. Dans le ciel, les mouettes tournoyaient et s'interpellaient bruyamment, leurs cris se mêlaient au vrombissement des bateaux à moteur qui sillonnaient l'archipel. Elle ferma les paupières et se laissa emporter par les bruits. Loin d'elle-même, loin de...

— Ça te dit, une petite trempette? On a besoin de faire une pause.

La voix de Melker perça l'écran sonore et la fit tressaillir. Confuse, elle secoua la tête, puis acquiesça.

— Oui, c'est une bonne idée, dit-elle et elle descendit de l'échafaudage.

Leurs maillots de bain séchaient à l'arrière de la maison et elle se débarrassa de ses vêtements de travail trempés de sueur pour enfiler son bikini.

Melker, plus rapide qu'elle, l'attendait avec une certaine impatience.

— Alors, on y va ?

Il la précéda pour descendre à la plage. L'île était assez grande et moins aride que la plupart des îlots de l'archipel du Bohuslän. Le sentier étant bordé d'arbres touffus et de hautes herbes, elle frappait vigoureusement le sol du pied en marchant. Sa peur des serpents était solidement ancrée et avait été ranimée quelques jours auparavant quand ils avaient aperçu une vipère qui prenait le soleil sur une dalle.

Le petit chemin devenait plus pentu à l'approche de l'eau, et Ebba se demanda combien de pieds d'enfant l'avaient foulé au fil des ans. On continuait d'appeler cet endroit "la colo", bien qu'il n'y ait pas eu de colonie de vacances ici depuis les années 1930.

— Attention ! lui lança Melker en montrant quelques grosses racines à fleur de terre.

Sa sollicitude, qui aurait dû l'émouvoir, lui parut étouffante, et elle enjamba les racines en exagérant le geste. Quelques mètres plus loin, elle sentit du sable rugueux sous ses pieds. Les vagues frappaient la longue plage. Elle balança la serviette par terre et partit tout droit dans l'eau salée. Des filaments d'algues caressèrent ses jambes et le froid soudain lui coupa la respiration, mais bientôt elle jouit de la fraîcheur de l'eau. Derrière elle, elle entendit Melker l'appeler. Elle fit semblant de ne pas l'entendre et continua d'avancer. Quand elle ne sentit plus le fond, elle se mit à nager et arriva après quelques brasses à la petite plate-forme de baignade ancrée non loin du rivage.

— Ebba !

Melker l'appelait depuis la plage, mais elle l'ignora à nouveau et saisit l'échelle du ponton flottant. Elle avait besoin de passer un instant seule. Si elle s'allongeait et fermait les yeux, elle pourrait faire semblant d'être une naufragée au milieu de l'océan. Seule. Sans avoir à tenir compte de quelqu'un d'autre.

Elle entendit le clapotis d'un nageur. La plate-forme tangua quand Melker y monta, et elle serra plus fort ses paupières pour l'exclure encore un petit moment. Elle aurait voulu avoir un instant rien qu'à elle, vraiment toute seule. Et non cette situation intenable : Melker et elle, ensemble mais seuls. À contre-cœur, elle rouvrit les yeux.

Erica était assise à la table du salon. Autour d'elle on aurait dit qu'une bombe de jouets avait explosé. Voitures, poupées, peluches et déguisements jetés pêle-mêle. Trois enfants, tous âgés de moins de quatre ans, contribuaient à donner cette allure à leur foyer la plupart du temps. Mais comme d'habitude quand elle avait un instant libre, elle avait donné la priorité à son écriture aux dépens du rangement.

En entendant la porte d'entrée s'ouvrir, elle leva les yeux de l'ordinateur et aperçut son mari.

— Salut, qu'est-ce que tu fais là ? Tu ne devais pas aller voir Kristina ?

— Elle n'était pas là. Évidemment, j'aurais dû l'appeler avant, dit Patrik en se débarrassant de ses Crocs.

— Tu es obligé de mettre ces trucs-là ? Et de conduire avec ?

Erica regarda les sabots détestables, qui par-dessus le marché étaient vert fluo. Sa sœur Anna les avait offerts à Patrik pour rire et maintenant il refusait d'utiliser d'autres chaussures.

Il vint l'embrasser avant de rejoindre la cuisine.

— Ils sont trop confortables. Au fait, ton éditeur t'a appelée ? Ça devait être vraiment urgent, pour qu'ils passent par moi.

— Ils me proposent d'aller à la Foire du livre cette année comme promis. Je n'arrive pas à me décider.

— Bien sûr que tu vas y aller. Je m'occuperai des enfants ce week-end-là, j'ai déjà posé mes congés.

— Merci, dit Erica.

En réalité, elle s'en voulut de se sentir reconnaissante envers son mari. Quand son travail de policier le réclamait dans la minute, ou quand des fêtes et des soirées étaient ruinées parce que le boulot ne pouvait pas attendre, c'était elle qui se mobilisait. Elle aimait Patrik par-dessus tout, mais parfois elle avait

l'impression qu'il ne songeait pas une seconde au fait qu'elle se chargeait de pratiquement tout à la maison. Y compris des enfants. Elle aussi, elle avait une carrière, assez honorable qui plus est.

Souvent on lui disait que ça devait être formidable de gagner sa vie en tant qu'auteur. De disposer librement de son temps et d'être son propre chef. Chaque fois, cela l'agaçait au plus haut point. Même si elle adorait son travail et comprenait parfaitement la chance qu'elle avait, la réalité était tout autre. Pour elle, liberté n'était pas un mot qui rimait avec auteur. Au contraire, un projet de livre pouvait englober tout son temps et toutes ses pensées vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sept jours sur sept. Parfois elle enviait ceux qui partaient au boulot le matin, travaillaient pendant huit heures, puis rentraient chez eux le soir, libres comme l'air. Elle n'arrivait jamais à se déconnecter de son travail, et le succès entraînait des exigences et des attentes qu'il fallait conjuguer avec la vie de maman de trois petits enfants.

Il était en outre difficile de soutenir que son travail était plus important que celui de Patrik. Lui, il protégeait les gens, élucidait des crimes et contribuait au bon fonctionnement de la société. Elle, elle écrivait des livres que les gens lisaient pour se divertir. La plupart du temps, elle comprenait et acceptait de tirer la plus courte paille, mais parfois cela lui donnait envie de se cabrer et de hurler dans le vide.

Avec un soupir, elle se leva et suivit son mari dans la cuisine.

— Ils font la sieste? demanda Patrik.

Il sortit de quoi se préparer sa tartine de prédilection : pain croquant, beurre, *kaviar** et fromage. Erica eut un frisson de dégoût en pensant qu'il allait ensuite la tremper dans du chocolat chaud.

— Oui, une fois n'est pas coutume. Mais j'ai réussi à les mettre au lit tous en même temps cette fois. Ils ont joué comme des fous toute la matinée, du coup ils étaient complètement claqués, tous les trois.

* Pâte d'œufs de cabillaud salés et/ou fumés, présentée en tube, une des garnitures pour tartines les plus appréciées en Suède. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

— Bien, dit Patrik en s’installant à table pour manger.

Erica retourna dans le salon pour avoir le temps d’écrire encore un peu avant que les enfants se réveillent. Des moments volés. Elle ne pouvait compter que sur ça.

Dans son rêve, il y a le feu. Les yeux fous de terreur, Vincent appuie le nez contre une vitre. Derrière lui, elle voit des flammes s’élever de plus en plus haut. Elles s’approchent de lui, roussissent ses boucles blondes, et il hurle sans un bruit. Elle veut se jeter contre la vitre, la briser et sauver Vincent des flammes qui menacent de le dévorer. Mais elle a beau essayer, son corps refuse de lui obéir.

Puis elle entend la voix de Melker, accusatrice. Il la hait parce qu’elle ne fait rien pour sauver Vincent, parce qu’elle reste là, à le regarder brûler vif.

— Ebba! Ebba!

On la secouait par les épaules et on la forçait à s’asseoir. Lentement le rêve s’estompait. Elle aurait voulu le retenir, se jeter dans le brasier pour sentir un instant le petit corps de Vincent dans ses bras avant qu’ils meurent tous les deux.

— Réveille-toi! Il y a le feu!

D’un coup, elle fut entièrement réveillée. L’odeur de fumée lui piqua les narines et la fit tousser à s’en arracher la gorge. En ouvrant les yeux, elle vit la fumée jaillir par la porte ouverte.

— Il faut qu’on sorte! cria Melker. Mets-toi par terre et rampe sous la fumée. J’arrive. Je vais d’abord voir si je peux éteindre le feu.

Ebba trébucha hors du lit et s’effondra par terre. Elle sentit la chaleur du plancher contre sa joue. Ses poumons brûlaient et elle se sentait incroyablement fatiguée. Comment aurait-elle la force d’aller où que ce soit? Elle eut envie de s’abandonner au sommeil et ferma les yeux. Une lourde somnolence envahit son corps. Se reposer ici. Juste dormir un instant.

— Lève-toi! Il faut que tu te lèves!

La voix de Melker était aiguë et Ebba sortit de sa torpeur. D’habitude, il n’avait jamais peur. Il la tira brutalement par le bras et l’aida à se mettre à quatre pattes.

De mauvaise grâce, elle commença à bouger ses mains et ses genoux. La peur avait trouvé un écho en elle aussi. À chaque respiration elle sentait la fumée entrer dans ses poumons, tel un insidieux poison. Mourir sous l'effet de la fumée, pourquoi pas, mais par le feu, non. L'idée de sa peau brûlant suffit à la faire accélérer et ramper hors de la chambre.

Subitement, tout devint confus. Elle aurait dû savoir dans quelle direction se trouvait l'escalier, mais c'était comme si son cerveau ne fonctionnait plus. Devant elle il n'y avait qu'un brouillard compact gris-noir. Prise de panique, elle se mit à avancer tout droit pour ne pas rester coincée dans la fumée.

Au moment où elle arriva devant l'escalier, Melker passa en courant, un extincteur dans les mains. Il dévala l'escalier à toute vitesse et Ebba le regarda. Exactement comme dans son rêve. Comme si son corps ne voulait plus lui obéir. Ses membres refusaient de bouger, elle restait clouée au sol, impuissante, pendant que les quintes de toux se succédaient. Les larmes coulaient de ses yeux, et ses pensées allèrent vers Melker, mais elle n'eut pas la force de s'inquiéter pour lui.

Encore une fois, elle fut tentée d'abandonner. De disparaître, d'être débarrassée du deuil qui déchirait son corps et son esprit. Sa vue commença à se brouiller, elle s'allongea tout doucement, la tête posée sur ses bras, puis ferma les yeux. Autour d'elle, tout était doux et chaud. La torpeur la remplit de nouveau, si bienveillante, prête à l'accueillir et à la régénérer.

— Ebba! cria Melker en la tirant par le bras.

Elle lui résista. Elle voulait continuer son voyage vers ce lieu calme et agréable qui l'attendait. Puis elle sentit un coup au visage, une gifle cuisante sur sa joue, et, tout ébranlée, elle leva la tête vers Melker. Son regard était à la fois inquiet et furieux.

— J'ai éteint le feu. Mais on ne peut pas rester là.

Il fit un geste pour la relever, mais elle se défendit. Il l'avait privée de la seule possibilité de repos qu'elle avait eue depuis longtemps, et elle se mit à tambouriner avec rage sur sa poitrine. C'était bon de laisser libre cours à toute la colère et toute la déception, et elle frappa de toutes ses forces jusqu'à ce qu'il réussisse à saisir ses poignets. Les tenant fermement, il l'attira tout près de lui, plaqua son visage contre sa poitrine, la tint

serrée dans ses bras. Elle entendit les battements accélérés de son cœur et se mit à pleurer. Puis elle se laissa faire. Il la porta dehors et quand l'air frais de la nuit remplit ses poumons, elle déclara forfait et retomba dans la somnolence.